

La Gerbe - 9 Sept. 1943

Le cinquantenaire

du « Voyage d'Urien »

334

par François DOINVILLE

Les années environ 1890, que l'on appelle, bien à tort, la période 1900, sont encore très méconnues. On tient en général cette époque pour une sorte d'interrègne aussi amorphe, qu'attardé dans l'insignifiance ou le mauvais goût.

On ne semble pas se douter que ce fut, au contraire, un moment de luttes passionnées pour imposer les plus audacieuses tentatives, dans toutes les branches de l'activité artistique, musicale et littéraire.

Cependant que les impressionnistes s'efforçaient d'ouvrir les yeux d'un public somnolent à une vision plus vive de la nature réelle, la musique de Debussy provoquait des batailles homériques et la première de *Pelléas* pourrait se comparer à la première d'*Herpani*.

Même effervescence dans les cercles littéraires: jeunes écrivains, poètes et prosateurs, essayistes d'originalités diverses, se groupaient autour de conseillers, d'inspirateurs, plus que de chefs de parti. Alfred Vallette et Remy de Gourmont furent de ces guides bienfaisants.

Gourmont, ce grand dissociateur d'idées n'observait la vie qu'en ses métamorphoses: ses romans *cérébraux*, comme *Sixtine*, ses poèmes en forme de litanies, n'étaient que l'expression intellectuelle et littéraire des réactions chimiques auxquelles il réduisait toute cogitation physico-psychique.

Ce curieux homme fut le pôle attractif de toutes les pensées originales de son temps: Francis Jammes, Maeterlinck, Samain, Henri de Régnier, André Gide, vinrent tour à tour se joindre au petit groupe initial, en accroître le nombre et la valeur.

Gide s'adonnait alors au culte des idées pures dont les séductions opposées brillaient dans les apparences subtiles d'un style éblouissant.

De même que les *Cahiers d'André Walter*, parus en 1891 à l'*Art Indépendant*, ses *Poésies*, datées de 1892, n'étaient pas davantage signées de son nom. Sous ce pseudonyme, il les qualifiait d'œuvres posthumes; et, sur la page de garde de la première édition des *Poésies d'André Walter*, on peut lire l'annonce d'une nouvelle œuvre en préparation intitulée *Relation d'un voyage au Spitzberg*.

Que devait être ce livre jamais paru, tout au moins sous cette forme? Il s'est transformé dans l'esprit de l'auteur pour devenir, l'année suivante (1893) cet étonnant *Voyage d'Urien* qui est peut-être l'œuvre la plus caractéristique, la plus expressive, de l'esprit de Gide.

Réagissant contre le naturalisme tombé dans l'ordure, le symbolisme cherchait à dégager les esprits de toute emprise matérielle pour les élever au spéculatif par ce que nous appellerons « le signe hallucinant », c'est-à-dire le symbolisme.

Connait-on l'édition originale de cette œuvre singulière? Urien répudie ses livres, tous ses livres, et ses méditations philosophiques, pour s'abandonner aux enchantements éphémères et successifs du plus étrange voyage, à la recherche de l'émoi fugitif issu du rêve.

Un reste de principes conventionnels le préserve de succomber et les plus séduisants

les sirènes n'y peuvent rien, pas plus que lui-même... A-t-il raison? N'est-il pas dupe?

Ceci, déjà, laisse prévoir l'*Immoraliste* qui sera l'aboutissement logique de la philosophie gidelienne.

Pour parfaire la plénitude de son œuvre, l'auteur eut la rare fortune de rencontrer en Maurice Denis l'idéal collaborateur plastique. C'est, croyons-nous, la première



illustration exécutée par le maître, et d'un art tout différent de la manière qu'on lui connaît aujourd'hui: fantasmagoriques paysages aux lignes fulgineuses, mers incertaines aux roches effarantes surgies de madrépores aux contours flasques et indécis qui se précisaient pourtant en sirènes, ou en de plus troublants androgynes.

Admirable conjonction fortuite de deux génies bien différents, que la commune aspiration d'un moment conduisit à des havres opposés.

Il importait, nous semble-t-il, de signaler le cinquantenaire d'une œuvre qui caractérise une époque et l'étape unique du destin de deux grands esprits.

9 Sept. 1943